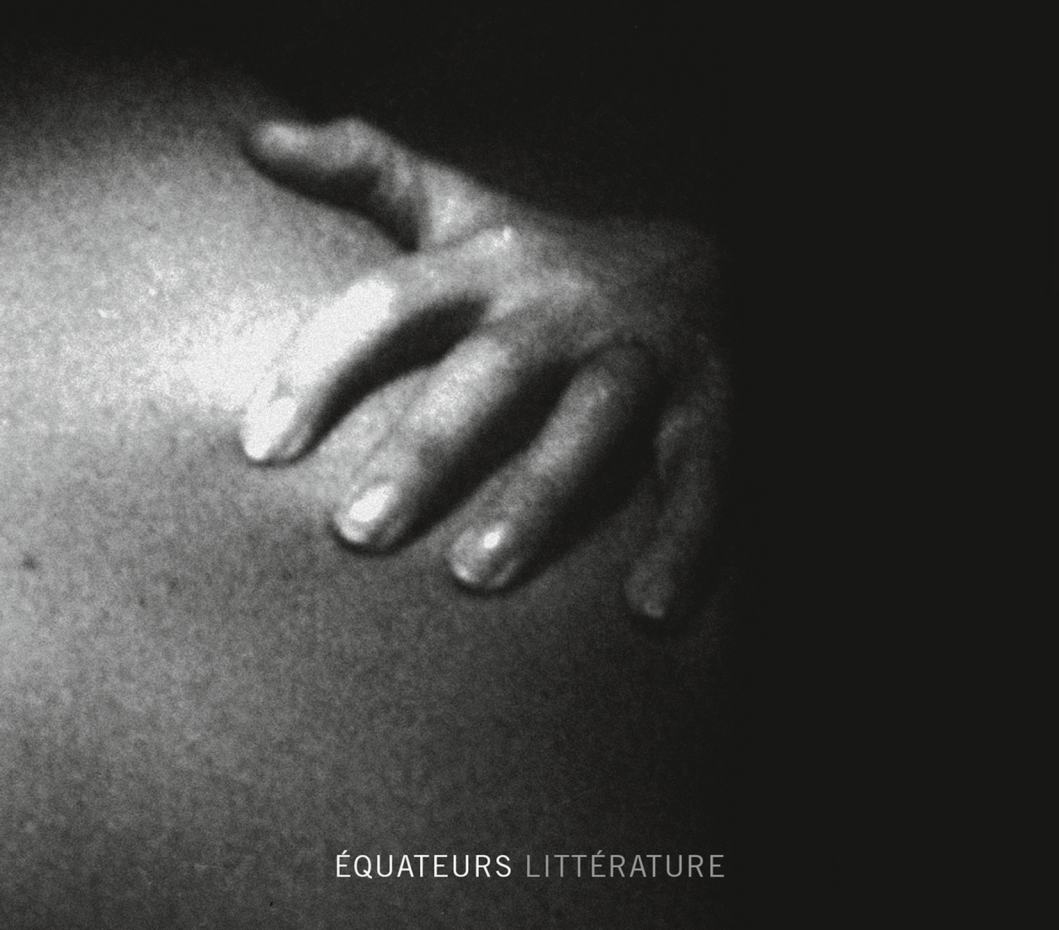


HYAM YARED  
IMPLOSIONS



ÉQUATEURS LITTÉRATURE



## IMPLOSIONS

Jour 1



# I

Le 4 août 2020 à dix-huit heures sept, peut-être huit ou neuf – les minutes varient –, il faisait beau. J'étais en vie. À quatre pattes. À genoux. Propulsée par le souffle. Mise à terre. Avec mon mari. La thérapeute. Sous le bureau. En attente de la troisième déflagration, la quatrième, la cinquième.

Des vidéos déferlent déjà sur les écrans. Un champignon de fumée, des gravats, des voitures. Des vitres explosées.

Une fraction de seconde a suffi : Beyrouth n'est plus que la trace d'elle-même.

Nadine K., la thérapeute, saigne du front. Je cherche à tâtons mes lunettes. Nous nous serrons les uns contre les autres. Mon mari s'enquiert de moi avec insistance.

— Ça... ça... ça... ?

— Oui... oui... ça va.

Un instant plus tôt, il prenait à témoin Nadine, détaillant nos rapports déliquescents. Liste de non-dits imputés à ma noirceur. Je l'avais interrompu. Les cou-

leurs sont des clichés. La noirceur n'est pas noire. Il ne s'était pas laissé démonter. Il disait que mettre de la joie dans mon cœur était un travail de forçat. « C'est comme aspirer à la paix dans cette région du monde. Ma femme est d'un pessimisme à désespérer Sisyphe. Rien de moins érotique. Il est impossible de désirer des branches sèches. Toujours changeantes. Ses humeurs varient d'une zepto-seconde à l'autre. » Nadine le regardait avec une expression de thérapeute. Il avait renchéri.

— Impossible de former un couple dans ces conditions. Ma femme est une prête-à-partir. À angoisser. Tout déteint sur son humeur. La situation politique. La parution d'un livre. Anticiper l'écriture du prochain. Un avenir précaire. Le Liban. La région. Le désir. Nos parentalités. Le quotidien. Les enjeux régionaux, la dévaluation de la monnaie locale, la cherté de la vie, le contrôle des capitaux, les couches tectoniques de l'Histoire, sans compter le survol quotidien de notre espace aérien par les drones, les avions, les mouettes, les moustiques.

Nadine s'apprêtait à lui répondre quand la déflagration nous a surpris. Je n'ai pas eu le temps de réagir. Tout s'est rétréci puis s'est dilaté. Organes, veines, orbites, corps, discorde, amour, vieux reproches rouillés. Tout a éclaté dans des brisures de verre et de tôle déglinguée. Le désir, n'en parlons pas. Il y a longtemps qu'il a volé en éclats.

À 18h08, Wassim a déployé son bras comme un goéland blessé pour me protéger des morceaux de verre. Blottie contre son épaule, j'aurais aimé renouer avec les prémices de quelque chose. Sentir à son contact un frémissement infime. Et si tout pouvait renaître? « Le désir ne meurt jamais, disait ma grand-mère. C'est le vivifier qui nous retient de perdre sa trace. »

Depuis des mois, une atonie avait gagné ma peau. J'avais Beyrouth entre les jambes. Sous un ciel balayé de drones, nos draps ne s'imprégnaient plus du parfum de nos corps, de nos cheveux, de nos sexes vidés d'être trop pleins, de ce qui reste du fumier de nos êtres. Plus le moindre embryon de désir brut, érotique ou littéraire derrière les murs clos de nos chambres.

Entre une *thawra*<sup>1</sup> d'octobre à l'agonie, une crise économique et la pandémie, notre couple partait à la dérive. Wassim en télétravail ne s'habillait plus qu'en survêtement tandis que je traînais en pantoufles doublées d'un velours hideux. Deux tue-désir sous un même toit. Nous nous regardions: manchots paralytiques, amnésiques des premiers gestes susceptibles de réanimer une étincelle dans le bois mort de nos corps. Rien ne germait. Pas la moindre pulsion sexuée, asexuée, cérébrale ou littéraire. Pour alimenter des fleuves, il faut se sentir exister, comme il faut pour un pays habiter ses frontières. Juste un peu. *A minima*. Pas la force de ressus-

---

1. « Révolution » en arabe.



citer une seule braise. Pas envie de vivre ni d'écrire. De renouer avec la moindre joie, même indécente. Un reste d'insouciance.

De crise en crise, il est désormais évident que les peuples n'appartiennent pas tous à des pays lambda. « C'est quoi, un pays lambda? » m'a demandé Asma, quatrième d'un gynécée de cinq filles. Les pays lambda sont épargnés par la guerre depuis si longtemps que leurs peuples en ont perdu la mémoire de la souffrance. Ici, nous ne vivons pas dans un pays lambda. Ici, nos passions nous déchirent, nous poussent à compatir ou tuer. Céder à la violence ou secourir son prochain. Se laisser toucher par la tendresse, enfouis sous les cendres. Nos gouffres pleins à ras bord de cette consolation profonde comme un trou où il n'y a rien. Tout juste une humanité – pire ou meilleure – jaillie de ces contradictions dont le monde « enrichi » semble devenir amnésique.

Patauger dans la survie, être unis dans la tragédie, pourtant prêts à tout lâcher, nos conjoints, nos proches, nos voisins, ici, nous savons faire. Brisés mais soudés, à l'image de cette société en passe d'imploser et qui pourtant résiste. À l'image de mon couple. Je me retiens d'établir le lien. De toute manière, Asma sait que certains soirs nos voix couvrent le bruit des avions mais cela ne nous interdit pas le lendemain de sourire. Rien n'empêche. Les couples ne se font plus la guerre dans les pays en guerre. La survie l'emporte sur les litiges et l'empathie renaît de l'inexorable: un avenir commun à bâtir malgré tout.

18h09. Nous sommes à terre comme deux taureaux de combat. Une thérapie n'a plus la même gueule, vue d'en bas. La hiérarchie, le couple, l'ascendance, la thérapeute. Huit mois plus tôt, je m'étais résignée au départ inopiné de sa collègue chez qui nous avions initialement entamé une thérapie de couple. Son cœur alourdi par les aléas de ce pays avait lâché. Elle n'avait plus eu la force de poursuivre ses activités. Avec la crise sécuritaire, sanitaire, politique et économique, le quotidien ne lui était plus clément. Être binational offre des options. Elle l'était. Entre partir ou rester, son choix fut vite fait. Pour solde de tout compte, elle envoya des textos à ses patients : « Je suis désolée, mais je me trouve contrainte de rejoindre ma sœur en Grèce avec mes labradors. Je ne reviendrai pas. Les temps sont risqués et le Liban trop condamné. »

La voix de Nadine cogne dans mes tempes. Son regard vrille. Son habituelle sérénité a laissé place à une expression de bête traquée. Attentats à la bombe, obus, abris, bombardements, lui sont inconnus. Tenue à l'écart de la guerre par des parents exilés en Europe dès le début des affrontements, en 1975, elle ne connaît du Liban que sa nostalgie mythifiée et la soif d'un retour vers un territoire fantasmé qu'elle a été, la seule sur une fratrie de trois, à assouvir en s'installant au Liban en 2018.

À quinze kilomètres à vol d'oiseau de l'explosion, tout a vacillé. Nadine crie, les deux mains sur les oreilles pour ne plus entendre le bruit de cette guerre alléguée par ses parents à demi-mot pour justifier leur départ dès

les premières escarmouches. « C'est... c'est ma première explosion ! » Je la trouve chanceuse de bredouiller. Mon sang-froid est une mémoire rance. J'aimerais bien perdre mes réflexes. Céder à la panique. Ne pas être si familière des peurs verminées.

Dégagée de l'étreinte de mon mari, je l'ai enlacée. Elle en lotus. Moi à quatre pattes. Mon mari se dirige vers la sortie.

— Le corridor ! Vite !

Vivre dans certains pays engage des compétences allant des premiers secours jusqu'à des notions poussées d'ingénierie ou de repérage des pièces les plus sûres en cas d'attaque. Un vieux conseil hérité de nos parents : « À la première déflagration, dirigez-vous loin des vitres, vers la pièce la plus enclavée possible, sans mur donnant sur la rue. Attendez la deuxième, puis courez aux abris. C'est d'un point à l'autre que la mort vous surprend ! » Chacun a les berceuses qu'il peut.

#### 4

Nous avons suivi Wassim en file indienne, ignorant tout du dehors. La ville transformée en une corrida où se joue une nouvelle tauromachie, le destin de ce peuple voué à la mise à mort sans connaître le visage de ses toréadors. La fuite pour l'heure est une question d'arrière-train. Celui de Wassim dans le nez de Nadine, le sien dans le mien, le mien dans le vide. Nous rampons, insensibles

aux verres qui crissent sous nos paumes. Une douleur me paralyse. Encore ces flatulences dues au stress ou à l'asthme. Les diagnostics sont incertains. Depuis des mois, chaque spécialiste y va du sien. Le gastro-entérologue l'attribue au stress. Le pneumologue, à une aéro-phagie due à des crises d'asthme. Wassim a déjà disparu, suivi de Nadine. La crampe me cloue. Mon rythme cardiaque s'accélère. Je le sens dans mes tempes. Mes côtes. Il se répand, liquéfié comme de la lave. Mon cœur bat de plus en plus. Ma peau se distend comme la ville. J'ai l'impression d'exploser. Le médecin m'avait prévenue : « Vous avalez de l'air qui n'arrive pas aux poumons mais va directement se loger dans vos intestins. » Comment digérer du vent ? Au début, Wassim avait paniqué. Puis il s'était mis à en rire. À me proposer des solutions. Des pompes à air. Comme pour les pneus des vélos. D'autres fois, d'avancer à propulsion. Parfois je le trouve vulgaire. Le médecin me conseille des séances de yoga pour apprendre à respirer. J'inspire. J'expire. Jusqu'à ce que la crampe me lâche. Elle est moins tenace que les avions dans le ciel. Je rattrape Nadine dans le corridor. Elle vient de déboucher avec Wassim sur des toilettes sans fenêtre au milieu de la clinique.

Nadine saigne du front. La blessure est superficielle, mais la vue du sang me fait oublier mes coliques. Je pense aux deux petites. J'en oublie presque Soraya, la troisième, rentrée précipitamment de Suisse juste avant le confinement du mois de mars 2020. Je me relève, rebrousse chemin, enjambe les débris et récupère mon téléphone. Son écran ébréché ne m'empêche pas de

joindre Gilberte, notre nounou embauchée à mon septième mois de grossesse, sous l’emprise de la panique. L’idée de me retrouver seule avec un nourrisson à quarante ans, après en avoir déjà eu trois dans la vingtaine, me terrifiait. Je n’en dormais plus les nuits. C’était il y a sept ans.

Il m’avait semblé légitime – voire exigible –, en acceptant de passer de trois enfants à cinq, de négocier une nounou à plein temps. À en croire l’AFP et un rapport paru en 2018, je suis une personne « polluante » puisque, avec un enfant de moins seulement par femme, l’humanité réduirait considérablement l’impact sur les émissions de CO<sub>2</sub>. J’en ai parlé à Nadine. Wassim a toujours une réponse sous le bras. « Tu n’as qu’à voyager moins », m’avait-il dit, toujours aussi convaincu que chacun de mes déplacements creuse chez Petit Chou une plaie d’abandon. Il pense que les mères sont irremplaçables.

— Pas plus que les pères, lui dis-je.

— Oui, mais les petites ont besoin de toi.

La tête de Nadine va de l’un à l’autre comme celle d’un spectateur sur un gradin de Roland-Garros. Droite, gauche. Gauche, droite. Plus de reproches qui tiennent. Plus de débats sur l’idée saugrenue que les porteuses d’utérus sont plus à même d’assumer les charges relatives à la parentalité que les pères. Dans le couloir de la clinique, on est déjà plusieurs. Nous avons été rejoints par trois kinés, une orthophoniste, deux psychiatres et leurs patients, eux aussi refoulés hors des salles polyvalentes. Je crois reconnaître Anna. Wassim aussi. Il me regarde et me chuchote :

— Tu savais ?

— Quoi ?

— Qu'elle se fait suivre aussi ici ?

Je bredouille rapidement « aucune idée ». Il n'y a pas de blessés à part Nadine et dans la rue les alarmes sonnent à tue-tête.

5

Anna est aussi étonnée de nous voir que Wassim. Nous aurions dû nous concerter pour nos rendez-vous. Je ne la savais pas au Liban. Elle vit entre Beyrouth et Cracovie, où elle élève seule ses enfants. Wassim me soupçonne de lui avoir confié que nous consultons, que notre couple est en crise, que plus rien ne va. Il tient aux apparences. Comme ce pays feint la frénésie pour tenir debout. Anna est mère célibataire. C'est moi qui lui ai donné le numéro de la clinique après que son mari a décidé de partir voguer avec « Greluche » sur un voilier. Anna l'avait baptisée ainsi. Elle avait surtout deux convictions : les greluches étaient des voleuses de maris et ces derniers étaient trop lâches pour reconnaître que les aventures sont des voyages solitaires. Elle lui en voulait presque moins qu'à sa rivale. Elle avait commencé par sombrer dans la colère, avant de céder au silence. Du jour au lendemain, elle a cessé de parler. De se nourrir. De rire. Impossible de lui faire entendre que Greluche n'était pas coupable du fait que son mari l'avait lâchée. Qu'elle

s'était trouvée là, sans plus. Parler ne servait plus. Après vingt-cinq ans de vie commune, son mari avait soldé leur compte en banque pour prendre le large, et elle ne s'en sortait pas. En la voyant, Wassim a su d'un regard que sa présence avait un lien avec mon penchant à ne pas cloisonner mes récits. « De tous les thérapeutes du Liban, franchement, m'a-t-il reprise dès le lendemain, tu n'as trouvé que la nôtre chez qui l'envoyer ? » J'ai eu beau nier, jurer par tous les dieux que sa présence était due au hasard, Wassim n'est pas dupe.

— Elle savait ?

— Savait quoi ?

— Pour toi et moi ? Que nous consultons ? Et pourquoi pas une annonce dans les journaux ? Tel jour, telle heure ?

Du désespoir d'Anna, j'avais si bien fait l'article que la thérapeute avait cédé, l'air évasif. La crise pointait son nez et ses chiens la préoccupaient déjà. Même nos séances se sont mises à se résumer à des débats politiques. Nos corps se chargeaient de reproches prêts à tout aspirer comme des bombes à neutrons. À mémoires. À traumas. Occupés à régler un quotidien aux allures de cocotte-minute, nous en avons presque oublié le rythme asynchrone de notre couple qui nous avait initialement poussés à consulter. Épuisé par le mien, Wassim m'avait surnommée 1-2-3. « À 1, elle angoisse ; à 3, elle agit, se plaint-il. Le 2 traduit à peine une fulgurance où Dieu nous préserve de savoir ce qu'il se passe. » Il s'y passe tout le reste. Mes filles débordantes. Mon cœur tari. L'écriture aussi. Nos corps désertés de pulsions. Nos

nuits blanchies par l'angoisse. Nos comptes bancaires bloqués. Nos économies confisquées depuis la crise. Le plongeon collectif dans la fin du Liban. L'impossibilité de fuir en cas de guerre. La collègue-à-labradors hochait la tête à intervalles réguliers. Nos rôles s'inversaient. Parfois, à mon arrivée, je la devançais pour lui demander si elle allait bien ou mieux. Elle souriait sans avouer encore qu'elle planifiait déjà son départ.

## 6

Avant de mettre la clef sous la porte, elle nous avait recommandés à plusieurs de ses collègues, moins chanceux puisque « mono-nationaux ». Nous avons gagné Nadine en échange – Anna aussi. Une femme au regard fondant d'empathie et aux cheveux aussi ondulés que ceux des elfes dans la série préférée d'Asma et de Petit Chou, de son vrai nom Léa, respectivement âgées de six et quatre ans. J'ai beau expliquer à mes filles qu'il est préférable de se trouver aux commandes de l'imaginaire au lieu de le consommer, le confinement a eu raison de toutes mes tentatives pour contrôler les heures consacrées à la télé. De trente minutes par jour à une heure, puis deux, puis trois, l'écran a déployé son addiction. De Netflix aux séries en boucle, à des histoires de licornes, d'elfes, de dragons, de dinosaures et d'un gorille grâce auquel Petit Chou a appris la langue des singes, des jaguars et même des éléphants. Léa est bon public. Asma



lui a même fait retenir les noms imprononçables des dinosaures, « les cousins des dragons », convaincue que du temps où elle était dragonne sa queue de saurien faisait tomber les avions. « Pas les touristiques, dit-elle, les autres. » Comme s'il ne fallait pas les nommer. Elle reconnaît le type d'avion qui survole notre espace aérien au voile dans mon regard. Les drones, à leur bruit de bourdons métalliques. Avec le temps, elle a cessé de chercher à les identifier. Elle le sait, les mères peuvent disparaître, ravalées par l'angoisse. Elle ouvre la bouche, dont sort un Aaaaaaargh, puis un autre. Elle s'arrête. Me regarde.

— Tu le vois ?

— Quoi ça ?

— Le feu que je pouvais produire avant. Depuis que je suis humaine, c'est impossible.

Tout est prétexte pour échapper à l'heure du coucher. Wassim s'en attendrit. Il le dit à Nadine. La parentalité le comble. Il ne comprend pas pourquoi elle ne me suffit pas.

— Passer de trois à cinq, peut-être ?

— Et ? Quelqu'un t'y a forcée ?

— Personne. Tu sais quoi ? Laisse tomber.

La thérapeute à labradors m'avait prévenue. Pour les personnes TDAH, il est recommandé de se poser trois questions en tous lieux et toutes circonstances. Qui suis-je? Que suis-je venue faire? Où est-ce que je souhaite me diriger dans ce cas précis? Sans quoi, disait-elle, vous seriez capable de vous laisser embarquer dans autre chose que ce que vous désiriez initialement. TDAH, jargon pour non-initiés, nous avait intrigués.

— Trouble déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité.

— Elle, c'est avec! s'était empressé d'ajouter Wassim. Elle mélange tout. C'est épuisant. Elle est capable de repartir de chez son garagiste avec un kilo de patates sans se rendre compte qu'elle a oublié de faire réparer sa voiture.

Ce n'était pas à lui que ça risquait d'arriver. La thérapeute nous avait regardés, l'air absent. Ses labradors la préoccupaient bien plus. En début de séance, elle s'était excusée pour son retard. Ses chiens étaient malades et son rendez-vous chez le vétérinaire retardé.

Je ne m'étais posé aucune question en rencontrant Wassim. Je n'avais vu que lui, ses mains, son sourire, son regard solaire. Il est des êtres dont on sait, d'un regard, s'ils ont eu une enfance heureuse. Wassim est de ceux-là, avec une mission: rendre ce qu'il a reçu. Il avait su me prendre par les mots. Trouver les phrases. Je l'avais entendu me dire, moi qui n'attendais plus personne, « ça fait quarante-trois ans que je t'attends... »

J'avais failli m'étrangler. Le dernier amant en date avait préféré m'enjoindre de ne plus lui écrire après que j'avais plié bagage au terme d'un séjour au Caire. Au réveil, il ne m'avait plus trouvée comme il est attendu des partenaires qu'on humilie subtilement quand une relation tire à sa fin. J'avais écourté mon séjour aux premières prémices du déclin du respect avec, au fond de moi, le sentiment de mériter d'être rattrapée. J'avais eu droit à un mail de rupture. Son prédécesseur, lui, avait pris la fuite dès qu'il avait été amené à rencontrer ma tribu de trois adolescentes aussi « poitrinées » que moi. Il avait fallu quelques déceptions avant que je cesse de jeter ma confiance dans la fosse aux relations amoureuses. Au terme de chacune, j'apprenais à me consoler avec cet adage de l'unité perdue contre une dizaine d'amants retrouvés. Wassim n'était pas dix. En revanche, il me soupçonne d'être moi-même dix-sept personnes tant il peine à me suivre. Au début, ça l'excitait, l'émouvait, l'attendrissait. Il se trouvait pour mission de recoller les morceaux comme on répare une céramique fêlée.

Il avait enfoncé ses yeux dans les miens, plus tard son pieu en moi, *cette chose dite chose*, lui écrivais-je en vers libres, *vivante comme on tue. Dans nos gorges le ciel est un liquide ouvert*. Il m'avait regardée, légèrement perdu – plus tard je saurais que la littérature a cet effet sur lui. J'étais sa première poète. Ses phrases ancrées dans le réel me rassuraient. Nous nous étions laissé ensevelir l'un dans l'autre comme deux adolescents nostalgiques de ce que nous croyions avoir perdu. L'amour a fait le reste. J'ai sombré dans un coma amoureux qui m'en aurait fait

presque oublier l'écriture. Pour un temps du moins. Avant que le langage ne revienne me frapper comme une bourrasque et me dire: « Belle-au-bois-dormant, le Liban va couler et tu te noies dans la maternité! »

8

Passé une certaine heure, c'est le compte à rebours. Les deux petites le savent. Le sentent. Font semblant de rien devant mes efforts pour leur inventer mille et une stratégies afin d'adoucir ces journées aux allures de lave-linge sur programme indélicat depuis le confinement. Toute la journée, ça court, ça tourne, ça zoome, ça pianote, ça télé-étudie – mots surgis des limbes d'une technologie imposée, démocraties et dictatures soudainement réunies.

Je suis à court d'idées pour hâter la tombée de la nuit. Le sommeil dans leur corps. Le marchand de sable est leur jeu préféré. Il consiste à tourner ma main vers le haut, la paume refermée sur une poignée de sable imaginaire qu'un marchand de sommeil m'aurait léguée à leur naissance. La suite est une question d'adresse puisqu'un grain tombé à terre suffirait à réveiller les cauchemars. Une seule pincée en revanche de cette poudre sur des paupières d'enfants est la garantie d'un sommeil merveilleux. La suite tient à leur participation complice. Si vous y croyez, leur expliqué-je, vous y arriverez. Fermez les yeux et vous verrez, vos muscles se relâcheront. Petit

*Toute ressemblance avec des personnes existantes ou des événements réels étant purement fortuite, je tiens à remercier Pauline, Béatrice, Soraya, Asma, Léa, Wassim, Chrystyna S., Bernard W., Sima, Mike, Kaïs (Khalil K.), Nadine, les labradors de ma thérapeute, Nathalie G., nos morts, nos disparus, Beyrouth, mais aussi toutes les villes, les personnes fictives ou réelles qui ont inspiré ce récit hybride qui ne ressemble à rien. Peut-être à la vie.*

*Mes remerciements à Éric P. et Iman H. Ainsi qu'à Georges B. et Alexandre P. pour leurs lectures attentives et leurs commentaires dans un laps de temps contraignant.*

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

